

Joanna Żurowska
Université de Varsovie

MARGUERITE AUDOUX : LE ROMAN DES MISÉRABLES

Considérée de nos jours comme « écrivain magistral », dont l'écriture autobiographique, fraîche et spontanée, reste unique « pour parler de l'enfance, de la solitude, de la misère et du malheur »¹, Marguerite Audoux a sa place à part parmi les écrivains qui parlent de la misère. Déjà en 1929, elle fut reconnue par les populistes comme leur maître, à côté de Charles-Louis Philippe et Emile Guillaumin. Son roman *Marie-Claire*, publié d'abord dans la *Grande Revue* avec un commentaire de Jean Giraudoux, puis chez Fasquelle avec une préface d'Octave Mirbeau, fut un véritable succès de librairie en 1910 (Prix Femina-Vie Heureuse), vendu en 75 mille exemplaires et traduit dans sept pays (dont la Pologne où deux traductions parurent en 1911). « Le miracle Audoux » préoccupa surtout la presse quotidienne de l'époque qui colportait l'histoire attendrissante d'une modeste couturière de quarante-sept ans, presque aveugle, écrivant ses souvenirs pour occuper le temps. Malgré l'estime d'Octave Mirbeau, définissant ce roman comme « admirable », « pittoresque »², et d'Alain-Fournier qui, enchanté par la sensibilité de Marguerite Audoux et son image de la Sologne³, y voyait « une œuvre d'un grand goût », éclairée par une « lumière douce et chantante »

¹ Cf. la notice dans M. Audoux, *Marie-Claire*, Les Cahiers Rouges, B. Grasset, Paris, 1987 et B.-M. Garreau, *Marguerite Audoux. La famille réinventée*, préface de Serge Duret, Paris, Indigo & Côté-femmes éditions, 1997.

² Cf. Octave Mirbeau, la préface à *Marie-Claire*, Paris, 1910, nouvelle édition en 1987.

³ « La littérature des trente dernières années n'a pas produit, peut-être, un poème de la vie intérieure plus beau que la deuxième partie de *Marie-Claire* qui se passe chez des paysans de la Sologne » – écrivait-il dans sa note publiée à la *N.R.F.* (novembre 1910). En 1911, Alain-Fournier fit un voyage en Sologne pour retrouver la ferme où l'auteur avait passé sa jeunesse: « J'ai été par une matinée torride découvrir la ferme de Marie-Claire à trente kilomètres d'ici dans la Sologne perdue. Vieilles choses. Grande émotion » – écrivait-il à Jacques Rivière, le 21 juillet 1911.

et animée par la « force de l'action intérieure »⁴, la légende continua de voiler la valeur littéraire de cette écriture. La suite du roman, *L'atelier de Marie-Claire*, passa sans grand écho en 1919, et la création en 1937, année de la mort de l'écrivain, d'un magazine pour femmes *Marie-Claire* par Jean Prouvost, consacra le souvenir de la petite orpheline.

Pour les historiens de la littérature française, Marguerite Audoux appartient à ces écrivains du peuple qui « prennent eux-mêmes la plume pour dire leur humble et pauvre vie », qui sont des « naturalistes tendres », ou des « naturalistes sans le savoir », parce qu'ils montrent la vie souffreteuse et lamentable⁵. Elle fait du « réalisme subjectif » et, sans jamais hausser le ton jusqu'à la protestation, « elle accuse un monde dur où les *méchants* font la loi »⁶. Considérée par Romain Rolland comme « exemple frappant de ce don pour le style et de ce sens artistique, raffiné, un peu précieux, qu'on trouve dans le peuple de notre vieille France »⁷, Marguerite Audoux est replacée dans son contexte artistique – le groupe de jeunes artistes (Charles-Louis Philippe, Francis Jourdain, Michel Yell, Léon-Paul Fargue) se réunissant à Carnetin au bord de la Marne, en 1904-1907 – et son roman, réédité en 1987, est devenu objet de réflexion et d'analyses⁸.

Le roman de Marguerite Audoux se compose de plusieurs petits chapitres, allant d'une demi-page jusqu'à quelques pages, qui sont groupés en trois parties correspondant à trois périodes de la vie de Marie-Claire. La première partie (vingt-sept chapitres) retrace sa vie jusqu'à l'âge de treize ans: après la mort de la mère et le départ du père, la petite Marie-Claire (âgée à peine de cinq ans) et sa sœur aînée sont conduites dans un orphelinat, où les deux filles sont séparées pour aller chacune dans un groupe différent. Elles ne se rencontreront que plusieurs années plus tard comme deux inconnues. Marie-Claire passe à l'orphelinat huit ans remplis de petites joies – l'affection de sœur Marie-Aimée, les classes où elle apprend à lire et à écrire, la lecture qu'elle fait à haute voix, les promenades à la campagne – et de petits malheurs: maladies (elle souffre des yeux, elle tousse et souvent elle a des engelures), punitions, travail d'épluchage des noix et confection des coiffes pour les paysannes. La première communion est

⁴ Cf. Alain-Fournier, note pour la *N.R.F.*, novembre 1910.

⁵ Cf. P.-O. Walzer, *Le XXe siècle I, 1896-1920, Littérature française*, t. 15, Paris, Arthaud, 1975, pp. 77 et 227.

⁶ Cf. R. Garguilo, *Ambiguïté de la littérature populaire*, dans *Manuel d'Histoire littéraire de la France*, t. VI, 1913-1976, coordination assurée par A. Daspre et M. Décaudin, Paris, 1982, II^e partie, chap. VI, p. 304.

⁷ Cf. *L'un et l'autre*. Correspondance entre Romain Rolland et Alphonse de Châteaubriant, Choix de lettres 1906-1914, Paris, A. Michel, 1983, p. 63.

⁸ Cf. B.-M. Garreau, *Marguerite Audoux. La couturière des lettres*, Paris, Tallandier, 1991, M. Algrain, B.-M. Garreau, P. Michel *La Famille littéraire de M.A.*, Causerie du colloque le 5 juin 1992, La Sève et la Feuille, 1993, et M. Dumont, *Les modèles de culture chez Marguerite Audoux, Charles-Louis Philippe et Emile Guillaumin*, thèse, 1985.

l'événement marquant de ces années-là. La sœur Marie-Aimée voudrait lui trouver une place dans un magasin de modes, mais la sœur supérieure ne tolère pas de telles pratiques et décide d'envoyer Marie-Claire dans une ferme en Sologne. La deuxième partie (dix-heuf chapitres) couvre à peu près trois ans et se passe dans la ferme de Villevieille, chez le maître Sylvain et sa femme Pauline. La première année est très difficile pour la petite bergère qui a la nostalgie de l'orphelinat et s'adapte mal à la vie à la campagne. Elle fait même une fugue et, rattrapée par le maître Sylvain, elle apprend que jusqu'à l'âge de dix-huit ans elle dépend de la supérieure et doit rester à la ferme sans pouvoir revenir en ville. Marie-Claire garde les moutons, elle s'habitue peu à peu et, au bout d'un an, elle avoue se sentir heureuse à la ferme. Le frère du fermier, Eugène, devient son protecteur et ami. Puisqu'elle n'est pas une bonne bergère, on lui donne un travail à la maison, elle devient alors servante de ferme. Elle découvre un livre au grenier, puis de vieux almanachs. Grâce à la lecture, la vie lui paraît de plus en plus belle. Au bout de la troisième année, en juin, le fermier meurt subitement, sa femme et ses gens doivent quitter la ferme, seule Marie-Claire reste pour passer au service des nouveaux maîtres. La troisième partie (dix-sept chapitres) embrasse quinze ou seize mois. Chez M. et Mme Alphonse, Marie-Claire devient lingère, elle travaille sous l'œil vigilant de sa maîtresse. Elle se sent à nouveau malheureuse. Son seul plaisir est d'aller à la messe à l'église de Sainte-Montagne. Elle passe devant la maison de la colline où vivent Jean le Rouge et sa famille, ses seuls amis, qui doivent pourtant s'en aller car le fermier ne veut plus leur donner du travail. Au printemps Marie-Claire rencontre un jeune homme, et c'est un coup de foudre réciproque. C'est Henri Deslois, le frère de sa maîtresse. L'idylle dure jusqu'en hiver, mais la famille du jeune homme y met brusquement fin ne voulant pas de cette orpheline élevée par les bonnes sœurs. Désespérée, Marie-Claire revient à l'orphelinat qu'elle considère comme sa vraie maison. La supérieure l'envoie aux cuisines et la met sous la surveillance de la sœur Désirée-des-Anges. La nouvelle du mariage d'Henri ravive sa souffrance. Une année passe, la sœur Désirée-des-Anges, qui est de plus en plus malade, meurt en mai. Huit jours plus tard la supérieure fait donner à Marie-Claire quarante francs et lui ordonne de quitter l'orphelinat. Devant la porte, une inconnue l'attend: c'est sa sœur qui n'a pas l'intention de s'occuper d'elle. Elles se rendent à la gare pour se séparer, et Marie-Claire, qui a juste dix-neuf ans, décide de prendre un train pour Paris.

Écrit à la première personne, le récit est fait avec une extraordinaire économie de moyens : il n'y a que des faits rapportés, pas de portraits de personnages, pas de descriptions détaillées des lieux ou des paysages, à peine quelques touches légères signalant une lumière (la lune éclairant une clairière), une couleur (une traînée rouge qui coule du cou du porc), ou un détail caractéristique (Bonne Madeleine ressemble à une chèvre, Ismérie est naine, Colette est invalide). Il n'y a aucune date, la vie suit le rythme des saisons, le temps est marqué par des

événements (la mort de la mère, le départ du père, la première communion, la veille de la Saint-Jean qui signifie le départ de l'orphelinat, maître Sylvain tue un porc à Noël, l'amour naît au printemps). Les lieux sont à peine signalés – la ferme de Villevieille, le village de Sainte-Montagne – mais nous ne savons pas dans quelle ville se trouve l'orphelinat. Même le personnage de Marie-Claire n'est qu'une silhouette habillée d'une robe à carreaux noirs lorsqu'elle a cinq ans, d'une robe jaune à l'âge de quatorze ans, ou d'un manteau qui lui descend jusqu'aux talons. C'est une fille petite, chétive (sa mère était poitrinaire), qui a une santé fragile. Elle n'a même pas de nom de famille. En même temps, elle est réelle par sa sensibilité, le regard qu'elle porte sur les êtres et les choses, par ses souffrances physiques et psychiques, et par le courage avec lequel elle affronte la réalité. Cette sobriété devient puissance d'évocation. Et le récit lacunaire, défini d'ailleurs comme « royaume du non-dit, de l'inavoué et de l'implicite »⁹, est facilement complété par l'imagination du lecteur. Peut-être Marguerite Audoux avait-elle pris en considération la définition du roman formulée par son ami Charles-Louis Philippe : « je conçois le roman, non comme le développement d'une idée, mais comme quelque chose d'animé, de vivant, de réel, comme une main qui bouge, des yeux qui regardent, comme le développement de tout un corps »¹⁰ ?

En effet, ce roman ne développe aucune idée, n'illustre aucune thèse. Le *je* parle d'une voix volontairement laconique pour raconter ce qu'il voit, son regard est celui d'une enfant, puis d'une jeune fille qui, parfois, ne comprend pas la véritable portée des faits rapportés. C'est visible déjà dans l'ouverture du roman qui montre la mort de la mère : « Un jour, il vint beaucoup de monde chez nous. Les hommes entraient comme dans une église, et les femmes faisaient le signe de la croix en sortant. Je me glissai dans la chambre de mes parents, et je fus étonnée de voir que ma mère avait une grande bougie allumée près de son lit. Mon père se penchait sur le pied du lit, pour regarder ma mère, qui dormait les mains croisées sur sa poitrine... »¹¹ Tout y est : le silence, la douleur et la gravité de la mort. La petite protagoniste est simplement étonnée, car à l'âge de cinq ans elle ne peut savoir ni ce que cette cérémonie signifie, ni ce qu'elle peut changer dans sa vie. Pourtant, par petits traits, les éléments indispensables à rendre la

⁹ Cf. l'article *Marie-Claire* dans J.-P. de Beaumarchais, D. Couty, *Dictionnaire des œuvres littéraires de langue française*, Paris, Bordas, 1994.

¹⁰ Cette définition est tirée de la réponse à une enquête de Georges Le Cardonnell et Charles Vellay (*La littérature contemporaine* 1905) et citée par Valéry Larbaud dans une conférence du 27 avril 1911, publiée dans *Ce vice impuni, la lecture. Domaine français*, Paris, Gallimard, 1941, p. 232.

¹¹ Marguerite Audoux, *Marie-Claire*, préface d'Octave Mirbeau, Paris, Fasquelle Editeurs, 1911 (nouvelle édition, collection « Les Cahiers Rouges », Paris, Bernard Grasset, 1987), p. 3. Par la suite, toutes les citations du roman seront suivies du numéro de la page entre parenthèses.

réalité dans laquelle évolue la petite Marie-Claire apparaissent et signalent la toile de fond du roman : « Mon père nous emmenait souvent dans un endroit où il y avait des hommes qui buvaient du vin ; il me mettait debout entre les verres, pour me faire chanter la complainte de Geneviève de Brabant. Tous ces hommes riaient, m’embrassaient, et voulaient me faire boire du vin » (6). On voit tout de suite apparaître l’intérieur d’un cabaret sentant la fumée de cigarettes et les odeurs d’alcool, plein de bruits, de cris et de rires des clients qui sont tous plus ou moins ivres. Le monde de la pauvreté, des hommes et des femmes à la recherche du travail, des enfants dont on s’occupe à peine, l’alcool qui apporte un soulagement éphémère et momentané avant d’entraîner les buveurs à une perte certaine. Les romanciers naturalistes nous ont habitués à de tels milieux. Mais c’est une fausse piste, car Marguerite Audoux place la petite Marie-Claire d’abord dans un orphelinat, puis dans une ferme en Sologne.

La réalité cruelle d’une enfance orpheline réglée par l’horloge du couvent se dessine à travers les faits relatés. A l’orphelinat, le temps est marqué par le son des cloches et divisé entre la prière, l’étude et le travail. Le règlement est strict : il faut être propre, bien ranger son lit, ne pas parler dans les classes, au réfectoire et au dortoir, sinon, on mérite une correction au martinet ou les verges : « Au dortoir, elle [sœur Gabrielle] passait un bras sec et dur entre notre chemise et le drap, pour s’assurer de notre propreté, et elle fouettait à heure fixe, et avec des verges, celles dont les draps étaient humides » (9). D’ailleurs, tout mérite une punition : mensonge, gaité, même un mouchoir perdu : « Oh, ce mouchoir, quel cauchemar épouvantable ! maintenant encore, quand j’y pense, une angoisse me prend. Pendant des années, je perdais régulièrement un mouchoir par semaine » (32). Il faut être sage et humble. Accusée d’être fière, Marie-Claire doit passer quelques heures sous le hangar ou balayer les escaliers un dimanche pendant l’heure de la messe : « Nous étions en janvier ; un froid humide, venant des couloirs, montait les marches et pénétrait sous ma robe. Je balayais de toutes mes forces, pour me réchauffer » (73). Le froid règne dans toutes les salles, et les maladies sont soignées à l’infirmerie par la sœur Agathe. L’étude, pour apprendre à lire, à écrire et à compter – le strict minimum assuré par la loi – se fait dans la matinée, de neuf heures à midi. Mais l’éducation est limitée, elle ne concerne que les petites, car après la première communion les filles ne vont plus en classe pour se consacrer entièrement au travail. Le travail est obligatoire même pour les petites : l’après-midi, elles épluchent des noix pour un marchand d’huiles, tandis que les grandes travaillent toute la journée pour apprendre à faire de la lingerie et confectionner des coiffes pour des paysannes. Il était interdit aux filles de manger des noix au risque d’être giflée : « C’était Bonne Esther qui nous regardait dans la bouche. Quelquefois, elle s’attardait à une incorrigible gourmande. Alors, elle lui faisait les gros yeux, puis elle lui disait en la renvoyant d’une taloche » (20). Assistées par des bonnes (Bonne Esther, Bonne Néron et

Bonne Justice, puis Bonne Madeleine) et surveillées par une religieuse, les orphelines mènent une vie bien ordonnée, où toute promenade dans les champs est un divertissement inespéré, en attendant d'être placées comme servantes ou ouvrières et de devenir majeures pour se soustraire à la tutelle de la sœur supérieure et pouvoir décider de leur sort.

Transférée à la campagne, Marie-Claire découvre un monde inconnu qui l'enchanté par la beauté de la nature et le mystère du travail à la terre (comme les semailles et la moisson), mais, en même temps, la désole et lui fait peur par la dureté des conditions de vie et la cruauté de certains usages. C'est le moment où la protagoniste entre dans le monde des adultes, le monde du travail et de la responsabilité. Cette expérience à deux étapes, la première qui, finalement, lui donne le sentiment de bonheur, et la deuxième qui se solde par un déchirement amoureux et un échec. La fugue qu'elle fait une nuit pour revoir en ville la sœur Marie-Aimée, lui révèle qu'elle n'est pas libre de ses mouvements, car une décision de la sœur supérieure la rattache à la ferme de Villevieille et un interdit l'empêche de revenir en ville avant d'avoir fini dix-huit ans. Elle apprend à vivre en dépendance et à avoir des maîtres: de bons maîtres, comme le fermier Sylvain, sa femme Pauline et son frère Eugène, ou de mauvais maîtres, comme Monsieur et Madame Adolphe.

La petite bergère apprend son métier: elle s'occupe des moutons (« j'avais beaucoup de peine à rassembler mes agneaux, qui couraient de tous côtés... j'étais obligée de courir comme un chien autour du troupeau », 105), elle traite des vaches et soigne les porcs. Lorsque le fermier tue un porc à Noël, elle l'assiste pour recevoir le sang dans une poêle. On lui demande de tuer des lapins et des poules, sans égard à sa répugnance. Puis on lui apprend différents travaux domestiques. On fait peu d'attention à cette « drôle de petite servante ». Elle est tout le temps seule, au champ avec ses moutons, et même au repas du soir, car elle s'assied à l'écart et observe le monde sans prendre part à la conversation. D'ailleurs tous ces gens parlent peu. Ils sont silencieux, sérieux, distants, comme si le contact avec la nature les rendait plus graves. Ils lui donnent l'impression d'être beaucoup plus attachés aux animaux qu'à d'autres humains. Sa seule compagnie donc, ce sont les bêtes, elle aime caresser ses moutons ou se blotir contre une vache. Parfois il lui arrive de passer quelques moments avec le vacher qui allume le feu, fait cuire des pommes de terre et chante une chanson. L'automne et l'hiver, des saisons désolantes, amènent le froid : « Je souffrais beaucoup du froid, malgré un grand manteau de laine qui me couvrait jusqu'aux pieds... » (121) et le brouillard : « Un jour, je fus surprise par un brouillard si épais qu'il me fut impossible de reconnaître mon chemin. Je me trouvais tout à coup auprès d'un grand bois qui m'était inconnu... Des formes blanches descendaient des arbres et glissaient sur les bruyères en longues traînées transparentes » (125). En décembre, la campagne se vide, les vaches restent à l'étable, mais les moutons doivent sortir pour chercher

à se nourrir. La petite bergère parcourt avec ses moutons les pâturages déserts : « il y avait des jours où je me sentais si abandonnée que je croyais que la terre s'était écroulée autour de moi, et quand un corbeau passait en criant dans le ciel gris, sa voix forte et enrouée semblait annoncer les malheurs du monde » (124). Parfois elle cherche un abri dans la forêt, mais le vent hurlant dans les branches dénudés des arbres lui fait peur. Car à la solitude, à la tristesse et au froid s'ajoute la peur. La peur des hommes-voleurs qui rôdent à la recherche des moutons s'éloignant de leur troupeau (« Maintenant j'avais peur dans les champs, depuis que je savais que des hommes pouvaient se cacher pour prendre les moutons ; je croyais toujours voir remuer quelqu'un derrière les buissons », 107), la peur des corbeaux et des loups que la faim pousse à se rapprocher des demeures humaines. Les corbeaux dévastent les meules de blés, entrent dans les écuries et dans la grange. Les loups essaient d'attrapper les moutons et la volaille. Puisque la faim menace à la fois les hommes et les bêtes, c'est la guerre ouverte. Le fermier tue les corbeaux qui deviennent une simple nourriture : « On en mit cuire quelques-uns avec le lard et les choux. Tout le monde trouva que c'était très bon, mais les chiens n'en voulurent jamais manger » (130). Il tue aussi les loups qui sont beaucoup plus dangereux. La mort d'un loup, tué dans la cour de la ferme au moment où il tirait à lui une brebis qu'une bergère essayait de sauver, fait dire à la servante Martine des mots pleins de compassion : « Pauvre bête, comme il devait avoir faim ! » (136) On craint aussi la maladie. La protagoniste apprend à observer les bêtes pour signaler le moindre symptôme de maladie. Elle soigne un mouton mordu par une vipère. Elle regarde le maître Sylvain baigner dans les eaux de la rivière les moutons fraîchement tondus pour les sauver d'une infection. Cette action lui coûte la vie, car le soir même le fermier est terrassé par une fièvre qui l'emporte au bout du troisième jour. Sa mort est un désastre pour sa famille qui doit quitter la ferme, mais aussi pour Marie-Claire.

La réalité de la vie et des travaux à la ferme apparaît dans mille détails pareils. Après le travail, il y a des moments de détente: une foire à la Saint-Jean, une fête après la moisson. Pour Marie-Claire, ce sont aussi des moments qu'elle peut consacrer à la lecture. Après avoir passé toute une année sans pouvoir lire, elle découvre d'abord quelques vieux almanachs, puis elle trouve au grenier un livre sans couverture qui contient *Les aventures de Télémaque* de Fénelon. C'est pour elle une joie, un véritable bonheur. Parmi les gens de la ferme il n'y a que le frère du fermier, Eugène, qui lit des livres dans la grande salle. Sans oser lire devant les autres, la petite servante se sauve au grenier où son livre l'attend : « j'aimais ce livre, il était pour moi comme un jeune prisonnier que j'allais visiter en cachette. Je l'imaginai vêtu comme un page et m'attendant assis sur la solive noire... » (158) Marie-Claire a une nature rêveuse, elle rêve en lisant, mais il lui arrive souvent de rêver lorsqu'elle garde ses moutons. Ainsi pouvons-nous voir se révéler sa sensibilité et ses pensées secrètes.

L'arrivée de nouveaux maîtres apporte des changements dans la vie de la protagoniste. Elle retrouve son premier métier et redevient lingère. Sa maîtresse, obsédée par l'envie de posséder des armoires remplies de linge, lui fait passer des journées entières à coudre. La lingerie devient comme une prison où, dans un silence total, les deux femmes confectionnent serviettes, nappes et draps. La seule sortie, un jour, a pour but de montrer à Marie-Claire comment il faut ranger le linge dans les armoires. A ce travail stérile, car la petite servante exploite ce qu'elle a déjà appris à l'orphelinat, répond une intense vie émotionnelle, car après avoir connu l'amitié, elle découvre l'amour. Tout le séjour à la campagne est pour Marie-Claire un lent éveil de sa sensibilité. Elle apprend à sentir, elle devient sensible non seulement à la nature, mais aussi aux autres. Chose difficile dans ce monde paysan où l'on est habitué à cacher plutôt ses sentiments. Elle arrive à vaincre sa timidité, à se faire des amis. Elle a dix sept-ans et son cœur est prêt à l'amour. Un jour le prince charmant apparaît – « un homme jeune, qui portait une longue blouse blanche, et une casquette grise » (193) et c'est un coup de foudre. Sans savoir qui il est, elle l'aime : « chaque fois que je voulais fixer la couleur de ses yeux, ils entraient si profondément dans les miens, qu'il me semblait que j'en étais tout éclairée » (195). Lorsqu'ils se rencontrent, elle lui confie tous ses secrets et raconte sa vie. C'est seulement après qu'elle découvre son identité : elle est tombée amoureuse du frère de sa maîtresse, Henri Deslois. Le seul personnage du roman doté d'un nom et d'un prénom. Le jeune homme partage ses sentiments. Du printemps jusqu'en hiver, ils vivent dans l'illusion que l'amour pourra vaincre tous les obstacles. C'est ne pas prendre en compte les intérêts de la famille des fermiers qui ne voudra jamais se dégrader en laissant son héritier épouser cette brebis gâleuse qu'est une orpheline élevée chez les bonnes sœurs. La mère insulte la petite servante, elle est prête à se jeter sur elle pour lui griffer le visage. Rappelé à l'ordre par les siens, le jeune homme s'excuse : « N'ayez pas de haine contre moi. Je ne peux plus être votre ami » (224). D'ailleurs quelques mois plus tard, il doit épouser une fille que son origine sociale et sa situation matérielle rendent digne de devenir Mme Deslois. Pour Marie-Claire, le monde s'écroule : « Je crus que quelqu'un me donnait un copu vilent sur la tête. Il se fit dans mes oreilles un grand bruit de scie » (224). Elle se sauve de la ferme et arrive à l'Orphelinat. La sœur supérieure en est déjà prévenue par une lettre – « cette lettre m'avait déjà appris que vous étiez devenue orgueilleuse et hardie » (228) – elle l'accepte dans l'orphelinat, mais l'envoie aux cuisines où le travail est extrêmement dur. Ce sont comme des travaux forcés pour punir le crime de lèse-majesté sociale que Marie-Claire a osé commettre. La jeune fille y reste un an et demi.

Marie-Claire est un roman d'apprentissage d'une personne humble, dont la vie est, dès le début, marquée par une séparation : après la mort de la mère et le départ du père, elle est séparée de sa sœur aînée. Plusieurs fois encore elle est

séparée des êtres qui lui sont chers (sœur Marie-Aimée, Pauline et Eugène, le frère du fermier, Jean le Rouge ou Henri Deslois, l'amour de sa vie), comme si la solitude lui était destinée, même si elle est constamment entourée d'êtres vivants, des humains et des bêtes. La petite orpheline fait son apprentissage de la vie d'abord à l'orphelinat (la prière, la discipline, l'étude et le travail), puis dans une ferme en Sologne. Chaque fois elle est placée dans un monde clos où elle rencontre des êtres aussi humbles qu'elle. C'est une fille brave qui sait endurer le froid, surmonter sa solitude et la peur, qui s'ouvre aux êtres et aux choses. Sa sensibilité lui fait capter tout ce que les êtres humains et la nature lui disent. Mais son intelligence la pousse à apprendre. Dans ce roman, le rôle attribué à la lecture est vraiment important. C'est par la lecture que la petite orpheline peut s'échapper du réel qui l'emprisonne et rêver, mais aussi mieux comprendre le comportement des gens, le sens des événements historiques ou actuels et, en fin de compte, c'est par la lecture qu'elle pourra sortir de son monde clos. En même temps la lecture l'éloigne des gens, surtout de ceux qui ne comprennent pas les bienfaits de l'instruction. Mais c'est un éloignement momentané, car elle trouve toujours des êtres qui pensent comme elle. Toutes les expériences que Marie-Claire a vécues, la poussent à chercher une liberté, une indépendance. Le départ pour Paris à la fin du roman est symbolique. Après avoir fait cet apprentissage presque inhumain, l'orpheline-esclave, privée de tout, fragile, mais en même temps forte de ses expériences, sait que, une fois sa liberté obtenue, elle ne sera plus bergère de moutons, servante de ferme ou lingère chez une bourgeoise mesquine, mais qu'il lui faut aller à Paris pour explorer le monde à la fois des humains et des livres. C'est pourquoi le roman finit à la gare où elle prend le train pour Paris.

Marie-Claire, c'est en même temps un véritable roman des misérables, car la protagoniste évolue parmi des personnes aussi humbles qu'elle : orphelines (dont Ismérie, Marie-Renaud, Colette), religieuses (sœur Marie-Aimée, sœur Gabrielle), bonnes (Néron, Justine, Esther et Madeleine), bergers (le vacher, la vieille Bibiche, Martine), servants de ferme, ouvriers agricoles (Jean le Rouge). Ces êtres pauvres, deshérités, solitaires, privés d'amour, sont condamnés à travailler dur pour vivre une vie qui souvent ne leur apporte pas même un moment de bonheur. Toutes ces personnes semblent accepter leur sort humblement, comme si elles ne pouvaient ou ne savaient pas exprimer leur révolte. Il n'y a que Colette, la pauvre invalide aux jambes broyées et à la voix angélique, qui fait exception, car, après avoir attendu en vain qu'un miracle la guérisse, elle refuse d'aller se confesser, ce que les religieuses feignent d'ignorer. La sœur Marie-Aimée, personnage au nom symbolique protégeant de son affection la petite Marie-Claire, apparaît d'abord comme « une guimpe blanche, un menton pointu, des dents fines et pointues, et enfin deux yeux caressants » (15), mais à la fin du roman, elle se permet un aveu, en réalité un cri de détresse : « Ne deviens jamais une pauvre

religieuse !... Notre habit noir et blanc annonce aux autres que nous sommes des créatures de force et de clarté, et ... toutes les souffrances veulent être consolées par nous; mais pour nous, personne ne s'inquiète de nos souffrances, et c'est comme si nous n'avions pas de visage » (249-250). Dans le roman, un seul personnage a droit d'être présenté avec plus de détails, c'est Jean le Rouge, un enfant abandonné comme Marie-Claire, modèle de bonté, de fidélité et de dévouement. Nous apprenons donc surtout l'histoire de son courage lorsqu'à l'âge de douze ans il a sauvé d'incendie la fille d'un bûcheron qui l'avait accueilli chez lui. Les autres, ces êtres « sans visage », ressortent de l'ombre grâce à la ressemblance à un animal (Bonne Néron fait penser à un torreau et Bonne Madeleine à une chèvre), ou à une fleur, c'est le cas de la sœur supérieure qui, assise dans un grand fauteuil rouge, apparaît à la protagoniste sous forme d'un énorme pavot: « à la voir, toute noire au milieu de tout ce rouge, je la comparai à un monstrueux pavot qui aurait poussé dans un souterrain... » (81) Souvent ils se laissent remarquer par une infirmité. Le vacher, précieux guide, qui explique à Marie-Claire la vie à la ferme, est tout tordu, car quand il était encore enfant, un torreau l'avait roulé et blessé. La femme du fermier, Pauline, a un visage sérieux et préoccupé – « on eût dit qu'elle redoutait toujours un malheur, et c'est à peine si elle souriait quand les autres riaient aux éclats » (104) – la mort inattendue de son mari a confirmé son angoisse. Ces êtres humbles sont comme des ombres qu'on ne voit pas, à qui on ne parle pas, à qui on reprend le droit de parler et même de se développer. Et il est impossible de peindre une ombre. D'ailleurs, ce non-dit devient beaucoup plus expressif et on peut considérer le roman de Marguerite Audoux comme une voix originale et une nouvelle manière de parler de la misère.

Les humbles qui peuplent le roman de Marguerite Audoux gardent le silence, exception faite de la protagoniste. Mais ce silence est parlant et nous comprenons leur détresse. C'est Alain-Fournier qui fit le premier un rapprochement entre l'auteur de *Marie-Claire* et le maître du silence Maeterlinck pour souligner qu'« il ne faut souvent à Marguerite Audoux qu'un mot, qu'une phrase pleine de précaution pour révéler toute l'intime tragédie d'une existence »¹². En effet, elle révèle des tragédies, mais en même temps elle fait tout baigner dans une telle aura poétique qu'il ne nous reste à dire avec l'auteur de la notice accompagnant la réédition du roman que les « les petites gens des villes et des campagnes, au tournant du siècle, possèdent un poète majeur ».

¹² Cf. B.-M. Garreau, *La famille de Marguerite Audoux*, dans *Bulletin des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier*, n° 79/80, 1996, *La rencontre d'Alain-Fournier et de Marguerite Audoux*.

Joanna Żurowska

MARGUERITE AUDOUX – POWIEŚĆ O BIEDAKACH

Autobiograficzna powieść *Maria-Klara* (1910), napisana przez szwaczkę zaprzyjaźnioną z grupą młodych artystów (m. in. Charles-Louis Philippe, Léon-Paul Fargue), była wydarzeniem sezonu. Jej wartość podkreślił Alain-Fournier. Ten utwór, niezwykle oszczędny w środkach, określany przez krytyków jako „królestwo niedopowiedzeń i domysłów”, napisany w pierwszej osobie, relacjonuje głównie wydarzenia, ukazując losy sieroty Marii-Klary w ciągu kilkunastu lat (wieloletni pobyt w sierocińcu u siostr zakonnych oraz kilka lat spędzonych w gospodarstwie w Sologne). Bohaterka, istota niezwykle wrażliwa, poznaje rzeczywistość, jaką społeczeństwo przypisało sierocie, odkrywa świat lektur i marzeń, świat przyrody, a także świat stosunków społecznych. Bogata w zebrane doświadczenia, postanawia wyzwolić się z narzuconej roli.